

Joy
Sorman

Sciences de la vie

R O M A N

Joy
SORMAN

Rentrée littéraire 2017 • **Seuil**

SCIENCES DE LA VIE

JOY SORMAN

SCIENCES DE LA VIE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-136515-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Ne vit en moi que ma vie.

WERNER HERZOG,
L'Énigme de Kaspar Hauser

La famille de Ninon Moise est maudite, marquée depuis toujours du sceau de l'infamie et de l'infection, une malédiction aussi risible que tragique, un sens de la transmission autant que de la contamination, des catastrophes génétiques en chaîne : génération après génération, des récits de maladie, de mauvais sort, de démence et d'envoûtement, une multitude de maux qui frappent systématiquement les filles aînées depuis le XVI^e siècle.

L'arbre généalogique de Ninon Moise est une histoire française et pathologique que dessine une multitude de cas médicaux extraordinaires – un mal proliférant qui, de 1518 aux années 2010, a muté à chaque naissance, comme un virus toujours plus rapide que l'humanité qu'il empoisonne, plus rapide que le progrès et la science. On aura beau chercher la santé ou la raison dans les interstices de cette épopée familiale, rien à faire, toutes les aïeules sont folles ou malades, atteintes

d'une manière ou d'une autre. Calamité qui n'a jamais empêché ni même freiné la descendance, n'a découragé personne d'enfanter, de poursuivre la farce séculaire – aveuglement stupide et égoïste ou au contraire belle insouciance, confiance dans l'avenir et dans la vie, le principe même de la vie, mouvement, régénération et forces contraires ?

La jeune Ninon Moise est l'héroïne et la dernière-née de cette famille qui s'est méthodiquement déglinguée à travers les siècles, l'héritière d'un imposant matériel génétique, et peut-être, qui sait, l'ultime maillon de cette chaîne, l'achèvement de la funeste lignée.

La première mention de cette malédiction familiale, le point de départ d'une série de métamorphoses cliniques – dont le relevé scrupuleux n'a jamais été interrompu –, et sans doute de modifications délirantes de séquences d'ADN, se trouve aux archives de la ville de Strasbourg : il s'agit d'un cas d'épidémie de danse survenu à l'été 1518 et dont le patient zéro, premier individu infecté, se nomme Marie Lacaze, brodeuse de trente et un ans mariée à un maréchal-ferrant, trois enfants, sans antécédents connus.

Le 14 juillet au matin, Marie se réveille dans un drôle d'état, comme chargée d'électricité – picotements dans les mains et les pieds, élancements dans le bas-ventre, sensation de chaleur sur la nuque, bourdonnements dans les oreilles, cheveux dressés à l'arrière de la tête.

Une bizarrerie dans le corps qui en quelques minutes s'empare de Marie tout entière, s'aggrave et dégénère franchement : devant son mari et ses enfants incrédules,

elle commence à se trémousser sans raison, à sautiller en poussant des cris aigus comme si le sol s'était couvert de braises.

Puis Marie Lacaze sort de la maison en trombe et en chemise de nuit, se met à arpenter furieusement les rues, poursuivie par son mari impuissant qui n'ose pas la toucher tant elle a l'air possédée.

Marie danse, acharnée, ne cesse pas de danser, rien ne semble pouvoir l'arrêter, elle fait ainsi plusieurs fois le tour de la ville, les pieds écorchés, en nage, exsangue, le visage creusé par la fatigue, les yeux cernés d'auréoles noires, son corps ne lui appartient plus, elle danse encore, moulinant des bras, levant les genoux, tournant sur elle-même, elle tombe mais se relève aussitôt pour reprendre sa ronde, et ainsi pendant cinq jours et cinq nuits, désespérément mutique.

Mais rapidement Marie n'est plus seule, rejointe dès les premières heures par d'autres danseurs pris de la même fièvre, et ils sont bientôt cinquante dans les rues de Strasbourg, puis deux cents, et quatre cent cinquante le cinquième jour, des femmes, des hommes, et même des enfants, de plus en plus de curieux aussi, qui viennent assister au spectacle de ces fous dont les regards injectés de sang les implorant : leurs visages déformés par la douleur, les doigts crispés par on ne sait quel poison, ils gémissent d'angoisse, demandent de l'aide les yeux révulsés, leur danse frénétique et hachée

n'a rien de joyeux, la terreur s'est emparée de la ville, les habitants se calfeutrent de peur d'être contaminés à leur tour. La transe se répand comme une peste, certains finissent par s'écrouler, à bout de souffle, de nerfs et de fatigue, et leurs corps à terre sont encore secoués de spasmes, quelques-uns en meurent, le cœur qui lâche, la nuque qui se rompt, la déshydratation, et on s'empresse de brûler les dépouilles peut-être contagieuses, en tout cas souillées, de ces créatures du diable.

Au cinquième jour, le conseil municipal de Strasbourg se décide enfin à agir et a l'idée saugrenue et géniale d'accompagner cette danse de musiciens professionnels, espérant transformer la folie en fête – car quoi de plus normal que de danser au son des tambourins, des grelots et des violes. Des estrades sont alors montées dans toute la ville, les orchestres se relaient, et en trois jours le mal est éradiqué, les mouvements anormaux se tarissent, les gestes anarchiques et violents se font harmonieux et fluides, la mélodie coule dans les veines comme un antidote, les corps ralentissent puis s'immobilisent ; Marie Lacaze est une des premières à guérir, son pouls redescend, ses bras deviennent mous, puis ses jambes se calment, encore quelques sauts de chat et son corps tout entier est à l'arrêt, délivré.

Marie ne s'en remettra jamais tout à fait, souffrant de crampes, d'asthme, de fourmillements dans les membres, de crises d'angoisse, et ne supportera plus la moindre

note de musique – même le babil mélodieux de ses enfants réveillera d'insupportables douleurs.

Les origines de cet épisode de manie dansante n'ont jamais été élucidées, plusieurs hypothèses ont circulé sans qu'aucune s'impose vraiment : empoisonnement au seigle contaminé par une mycotoxine, cérémonie hérétique, alignement défavorable des astres, hystérie collective chez des êtres faibles et enclins aux superstitions, à un même élan de déraison. La plupart des victimes étant d'origine modeste, certains médecins y virent la preuve que les individus pauvres se révèlent plus moutonniers que les autres, davantage sujets aux mouvements de folie. On nota également que, dans les années précédentes, une série d'épidémies et de famines avait frappé Strasbourg et rendu les habitants vulnérables et anxieux – le terrain était donc favorable.

Longtemps après, on envisagea enfin une chorée de Sydenham ou d'Huntington, appelée aussi danse de Saint-Guy, maladie nerveuse qui provoque une congestion des méninges caractérisée par des gestes maladroits et involontaires des membres, une agitation généralisée, des contractions musculaires et des troubles digestifs ; mais comment une telle inflammation aux streptocoques aurait-elle pu frapper Marie Lacaze et se propager de la sorte ?

Esther Moise, lointaine descendante de Marie et mère de Ninon Moise, lui raconte cette histoire dès son plus jeune âge, légende familiale et mythe fondateur, avec un mélange d'orgueil sincère et d'affliction feinte.

On est dans les années 90, les aventures de *Petit Ours Brun* et les albums du Père Castor indiffèrent Ninon, seul ce genre de récits inouïs calme son excitation enfantine, retient son attention à l'heure du coucher, et elle ne tarde pas à réclamer chaque soir l'histoire de Marie Lacaze, cette ancêtre perdue au fond des âges, réduite à l'état de parchemin aux archives de Strasbourg, la cime de l'arbre généalogique, patient zéro et aïeule zéro. Marie Lacaze est l'élue et le monstre, le gène qui a muté, et en elle logent toujours cinq siècles plus tard la fierté et la désolation de la famille.

Après celle de Marie Lacaze, première de la lignée, il y a encore nombre d'histoires inédites à raconter à l'enfant impatiente et concentrée, regard écarquillé, le soir au fond du lit, tous les albums illustrés ayant été définitivement relégués à la cave – un rituel nocturne qui rythme l'enfance de Ninon, paradis peuplé de récits magiques, animé par la ferveur d'Esther qui n'aime rien tant que dérouler le ruban sans fin de la fable généalogique : il y a donc au fil des époques quelques cas de transe et de démence, d'hallucinations visuelles et auditives, de désordres de l'esprit et de fureurs utérines soignés par des trépanations et des saignées, de corps qui échappent, débordent, délirent, documentés par la littérature familiale comme autant d'épiphénomènes ou de répliques sismiques de la folie initiale de Marie, mais aussi des récits de bossue, d'épileptique, d'aphasique, de somnambule,

de galeuse, de déformation soudaine des membres, une fille née avec une seule oreille, ou cette paysanne à l'odorat particulièrement développé qui se prend pour un chien, une autre encore née avec une fente palatine exorbitante qui lui donne une voix de crécelle, beaucoup de gènes délétères, des cheveux qui tombent intégralement en une nuit ou deviennent gris en une heure, un troisième sein qui pousse sur l'abdomen, des ongles et des dents qui s'effritent comme du sable et ne repoussent jamais, des yeux qui changent de couleur et une femme à barbe, de l'asthénie musculaire subite, des dévoiements digestifs aberrants, des bradycardies inouïes, de multiples excroissances et même de petites cornes qui poussent sur le crâne, transpercent le scalp, et qu'on doit régulièrement limer.

Esther rapporte toutes ces histoires avec une jubilation dramatique et un sens de la mise en scène tels que la petite Ninon, impressionnée, a très tôt conscience de porter en elle le mal comme une charge explosive. Dès les premiers récits de sa mère à la lueur apaisante de la lampe de chevet elle se met à guetter les signes de la malédiction héréditaire, dans son ventre surtout, attentive aux gargouillis, mais scrutant aussi sa tête, ses mains, ses pieds, puis, plus tard, s'inquiétant d'une urine trop pâle, d'une langue sèche et saburrale,

d'un teint plombé – et ce léger vertige, cet eczéma, cette fièvre, ces picotements augurent-ils une maladie plus grave ? Sa mère ne semble pas s'angoisser outre mesure des effets néfastes que ces récits pourraient produire sur un jeune individu aussi friable, et a l'air de considérer comme acquis qu'aucune descendante de Marie Lacaze la Strasbourgeoise ne pourra se soustraire au mal, la seule question étant de savoir quelle sera sa nature, sa forme, et à quel moment il se manifesterà.

Ce mal, transmis par la mère, par sa mère qui l'élève seule – Ninon a été conçue une nuit de nouvel an avec le concours d'un inconnu ivre et volatilisé peu après les douze coups de minuit –, apparaît à l'enfant comme un objet d'inquiétude autant que de désir, tout en étant parfaitement intégré au programme de son existence puisqu'il s'agit d'une tradition familiale, qu'elle est fille unique, donc fille aînée, cible privilégiée. On attend qu'il se révèle telle une grâce divine et, dans l'intervalle, l'enfant ne peut qu'échafauder des hypothèses, constatant que, pour le moment, l'intégrité de son corps comme celle de son esprit semblent indiscutables.

Bien sûr il arrive que des anomalies héréditaires restent latentes, ignorées à vie de leur porteur, comme des dispositions du corps non activées, mais cela n'a

jamais été le cas dans cette famille, les dispositions se sont toutes déclarées, peut-être, chaque fois, à la faveur aléatoire d'un événement, d'une rencontre, d'un affrontement avec les difficultés de l'existence, mais qui peut le certifier ?

Au bout de cette chaîne héréditaire commencée en 1518, juste avant le dernier maillon connu – Ninon –, se tient Esther Moise, incarnant à son tour une merveilleuse occurrence du mal qui relie toutes les filles aînées de la famille à travers le temps. Esther hérite d'une forme de dégénérescence oculaire, l'achromatopsie, une absence de vision des couleurs provoquée par la disparition des pigments visuels de la rétine. Sa vision, partielle et entravée, se réduit à des nuances de gris au fil des années, et ses yeux sont de plus en plus sensibles à la lumière – à seize ans elle a définitivement perdu toutes les couleurs. Les médecins la diagnostiquent très tôt, avec la satisfaction trouble qu'on éprouve face à un cas rare mais néanmoins indubitable, un cas qui ne s'explique pas mais se constate.

Esther est donc une exception comme l'ont été la plupart de ses ancêtres, des échantillons à fixer sur une plaque de verre et à glisser sous le microscope, à

Du même auteur

Boys, Boys, Boys

Gallimard, 2005

Du bruit

Gallimard, 2007

14 Femmes. Pour un féminisme pragmatique

(en collaboration avec Gaëlle Bantegnie,

Yamina Benahmed Daho et Stéphanie Vincent)

Gallimard, 2007

Gros Œuvre

Gallimard, 2009

Femmes et Sport

(ouvrage collectif codirigé avec Maylis de Kerangal)

Hélium, 2009

Parce que ça nous plaît. L'invention de la jeunesse

(avec François Bégaudeau)

Larousse, 2010

Paris Gare du Nord

Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2011

Comme une bête

Gallimard, 2012

Lit national

(avec Frédéric Lecloux)

Le Bec en l'air, 2013

La Peau de l'ours

Gallimard, 2014

L'Inhabitable

Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2016



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2017. N° 136512 (00000000)
– *Imprimé en France* –